

KRIKOR ZOHRAB

La vie comme elle est

nouvelles

TRADUIT DE L'ARMÉNIEN
PAR MIREILLE BESNILIAN

Éditions Parenthèses

EN COUVERTURE :

Image extraite du film *America America* (Elia Kazan, 1963).

TITRE ORIGINAL : *Կեանքը ինչպէս որ է* (Bolis / Istanbul, Arzouman éditeur, 1911).

COPYRIGHT © 2005, ÉDITIONS PARENTHÈSES
72, COURS JULIEN — 13006 MARSEILLE

ISBN 2-86364-126-3

Souvent qualifié de « prince de la nouvelle », Krikor Zohrab (1861-1915) est une figure singulière de la littérature arménienne dans un moment historique qui aura marqué le destin de l'écrivain. Né à Istanbul dans le quartier de Béchiktach, il obtient son diplôme d'ingénieur des Ponts et Chaussées avant de poursuivre des études de droit (d'abord en français puis en turc). Il devient avocat en 1882 et s'implique très jeune dans la vie publique de l'Empire ottoman dont il est élu membre du Parlement en 1908 ; on le remarque pour ses talents d'orateur et son engagement en faveur de la justice et de la défense des libertés. Malgré ce statut de parlementaire, et comme la plupart des intellectuels arméniens de sa génération, il sera l'une des premières victimes du génocide de 1915.

Acteur de la vie mondaine de la capitale cosmopolite, il va enrichir son imaginaire de ses expériences personnelles et son observation minutieuse des milieux bourgeois

alimentera son répertoire littéraire. Citoyen engagé, écrivain généreux, privilégiant très vite la nouvelle, en particulier au sein de plusieurs revues littéraires qu'il aura contribué à créer, il s'attachera à brosser des portraits sans concession dans un style épuré, une écriture concise où l'humour n'est pas absent, la légèreté de ton n'excluant pas l'abord de sujets graves, petits drames ou grandes tragédies. L'essentiel des nouvelles de Krikor Zohrab sera regroupé en trois recueils de 1909 à 1911, *Voix de la conscience*, *Souffrances muettes* et *La vie comme elle est* qui est ici proposé en traduction. Cette œuvre originale et attachante, située dans la Belle Époque levantine, vient témoigner des réalités d'une société disparue.

LA DETTE AU COU

C'était une grande sacoche de cuir noir qu'il trimbalait du matin au soir par les rues. Cet éternel sac de cuir était le compagnon inséparable de sa vie : c'était lui qui transportait chaque soir le nécessaire de la maison, du pain, de la viande ou des fruits et qui, prometteur et ponctuel, dès le pas de la porte, était assailli par deux fillettes qui voulaient en découvrir le contenu.

Tout le salaire de ses efforts et le travail harassant de cet homme étaient concentrés dans ce tonneau des Danaïdes qu'il ne cessait de remplir depuis trente ans, en vain. Le combat de toute sa vie était là, soucis quotidiens comme problèmes de subsistance, tout cela avait marqué ce sac toujours rempli de l'angoisse du vide. Ses joies et ses peines s'y trouvaient, ainsi que ses souvenirs. Ce sac avait ses bons et ses mauvais jours ; il semblait, comme son propriétaire, avoir un destin changeant et une âme. Lequel des deux était le maître ? Aux prises avec l'adversité depuis trente ans, cet homme avait compris que son sac impitoyable avait toujours été son maître.



Osep Agha était alors un homme de taille moyenne, aux cheveux et à la barbe grisonnants. De commerçant, de boutiquier, il avait peu à peu dégringolé la pente pour se retrouver commissionnaire ; de boutique en boutique, de porte en porte, il transportait des collections disparates et concurrentes de tissus imprimés et de linge de maison.

Qui pourrait dire qu'il y avait une quelconque harmonie entre l'offre et la demande ? Osep Agha jouait en vain toute la journée son rôle de conciliateur, essayant d'amadouer l'acheteur par des arguments persuasifs, affirmant qu'à ce prix-là, la marchan-

dise était bon marché, et de convaincre le vendeur que la vente se faisait à un prix inférieur à ce qu'il réclamait. Eh non ! L'acheteur et le vendeur s'obstinaient et Osep Agha, découragé, abandonnait la partie. La crise du commerce qu'il connaissait si bien depuis l'époque où il était commerçant, l'assaillait de nouveau, s'abattait sur son existence de modeste commissionnaire et le menaçait de la faillite.

Ah, s'il avait été seul ! Quelle importance tout cela aurait-il eu ? Mais il avait deux filles qui tournaient vers lui leurs regards pleins d'espoir, avec tout le charme et la grâce de l'adolescence. Ce n'était plus les petites filles d'autrefois mais des adolescentes intelligentes remplies d'espérance et du juste désir innocent de découvrir les plaisirs de la vie.

Ses filles, tout son bonheur, l'angoissaient maintenant, avec leurs sourires naïfs de jeunes de quatorze ou quinze ans, qui lui semblaient pleins de reproches. Il rentrait chez lui comme un coupable devant ces deux êtres condamnés aux privations, tête basse, comme un pécheur, se composant sur le visage une gaîté feinte et cachant sous ce masque son angoisse d'homme faible et désemparé.



Leur petite maison se trouvait sur la colline d'Uskudar¹, du côté d'Idjadiyé. Pour un loyer mensuel de deux cents kourouches², ils y habitaient tous les trois, le père et les deux filles car la mère était morte depuis longtemps. Le portrait de la jeune femme accroché sur le mur de la pièce donnant sur la rue, était le sien. Elle était morte à l'époque où les affaires étaient prospères, d'une maladie de la poitrine dont on pouvait déceler les symptômes sur le visage pâle et livide du portrait. Mais son souvenir était encore vivant et il ne se passait pas de jours sans qu'on parlât d'elle... La nuit, après que ses filles se retiraient pour se coucher, Osep Agha restait encore un peu, seul et silencieux, devant le portrait de sa femme morte prématurément. Le pauvre homme ruiné espérait un encouragement du regard fixe dans le cadre doré et un soutien par-delà le tombeau car, de même que son capital diminuait, il sentait ses forces lui manquer de jour en jour.

1. Quartier de Constantinople peuplé d'Arméniens au XIX^e siècle, sur la rive asiatique du Bosphore.

2. Piastre, monnaie turque.

Le matin, il saisissait encore sa sacoche d'une main tremblante, mais il rentrait souvent chez lui sans être parvenu à la remplir entièrement. Sur la passerelle, il traînait derrière les marchands qui lui donnaient parfois du travail comme s'ils lui faisaient l'aumône ; parfois il s'enhardissait à se mêler à leur conversation, à donner son avis, un avis toujours en accord avec celui qui parlait. Il ne marchait jamais à la même hauteur qu'eux mais un peu en retrait, son inséparable sac à la main et, s'il arrivait qu'au milieu des marchandages, quelqu'un insulte l'un d'entre eux, il se mettait encore plus en colère contre l'offenseur, le traitait de menteur et d'escroc pour avoir osé emporter les marchandises de son ami le négociant, un homme si honorable, et avoir refusé de les rembourser. À d'autres moments, il les divertissait pendant leurs courts instants de gaieté avec des plaisanteries, des petites histoires gentilles, il les faisait rire dans l'espoir qu'ils lui proposeraient un petit travail pour le lendemain.

Les marchands aimaient ce brave homme qui n'était pas insolent comme les autres, qui ne revendiquait pas son dû en tant que commissionnaire sur un ton de réclamation et qui acquiesçait de la tête à toutes les réductions qu'on lui proposait.



Les gros bonnets du tissu imprimé marchaient à petits pas, parlaient tout en cheminant, tous écrasés sous le poids des soucis dus à leur commerce. Les marchands persans, leurs principaux clients, commençaient à avoir leurs yeux dessillés. Ils n'arrivaient plus à faire les mêmes bénéfices qu'autrefois sur les tissus défraîchis et déteints, ni sur les rouleaux d'américaines qui étaient plus petits et plus légers car les marchands cherchaient de nouveaux moyens de faire des économies. Après la taxe douanière et les frais d'enregistrement, les commissions leur paraissaient lourdes : à quoi bon un commissionnaire ! Ne pouvaient-ils pas acheter ou vendre eux-mêmes leurs articles ? À partir de là, d'autres raisons venaient renforcer cet argument. Le commissionnaire n'est qu'un commissionnaire, après tout, il n'est pas le patron de la marchandise ; il ne peut pas vanter aussi bien que le propriétaire la valeur de la marchandise ni se faire

autant de soucis que lui... Et Osep Agha, qui venait derrière eux, sa sacoche noircie à la main, tressaillait alors.

— Osep Agha, ce n'est pas pour toi que nous disons cela, ajoutaient les marchands. Toi, tu es notre homme.

Le pauvre homme respirait de nouveau, mais le travail se faisait rare, gagner son salaire quotidien devenait un tourment et les dettes s'accumulaient autour de lui, au village, au marché, partout. Ses vêtements étaient encore propres et soignés et, à son aspect extérieur, personne n'aurait pu deviner sa terrible déchéance.

Et il continuait à transporter son sac dans des allers et retours désormais inutiles, mais il avait honte de le laisser, de le mettre au rancart, de reconnaître publiquement son désespoir. En effet, que diraient les gens s'ils le voyaient à présent les mains vides ?

Plus tard, à court d'argent, il voulut emprunter deux pièces d'or au marchand dont il était le coursier mais il reçut une réponse négative. Il lui devait cinq pièces d'or, il fallait d'abord payer cette dette-là. Ce même soir, il vendit sa petite montre en cuivre contre trente kourouches et put de nouveau, du moins partiellement, remplir son sac.

~

Chez lui, il paraissait content et gai. Parfois ses filles lui posaient des questions sur sa situation, dissimulant en elles leurs intuitions et leurs pressentiments.

— Comment vont tes affaires, papa ? demandait l'aînée ; et la cadette, une jeune fille au teint de lis et aux yeux bleus qui était tout le portrait de sa mère, ajoutait :

— Ne tarde pas tant à rentrer !

Le père riait ; mais non, les affaires ne marchaient pas mal ; à partir de maintenant, grâce à Dieu, ça irait mieux.

— Demain, reviens de bonne heure et emmène-nous faire un tour !

Et le malheureux père promettait ; il promettait tout. Il reviendrait de bonne heure et il les emmènerait faire une promenade, ces pauvres orphelines qui enduraient des privations et qui passaient leurs plus belles années dans le besoin. Imaginez un voyage où le plus beau paysage est le passage d'un tunnel aux

3. Bolis est le nom donné par les Arméniens à Istanbul. Abréviations de Constantinople, « polis », la ville. À la fin du XIX^e siècle, près de 300 000 Arméniens y vivaient.

15

parois rugueuses et sombres et au bout duquel on ne voit jamais le rayon de lumière que l'on espère...

Et très tôt le matin, il partait à Bolis³ par le premier bateau, serrant sous son bras fatigué sa sacoche vide, cette éternelle ennemie sans cesse avide, qu'il n'avait jamais pu rassasier depuis trente ans et là, sous son bras, il la serrait comme s'il voulait l'étrangler et détruire ainsi son ventre famélique.

Il n'y avait pas de travail à Bolis. Le reste de l'argent de sa montre avait été dépensé dans les trajets et l'instant fatidique approchait à une vitesse effrayante où les derniers trente paras qui lui servaient à descendre de Kouzoundjouk pour aller à Bolis courir derrière un espoir — car aujourd'hui, même courir derrière l'espoir se payait — n'existeraient plus.

Alors ? Cette question qu'il se posait, il ne pouvait pas échapper à l'obligation d'y répondre ; elle s'imposait à lui, énorme, s'inscrivait en lettres géantes dans l'air et avançait partout devant lui en s'accrochant à son regard.

~

Comment faire lorsqu'on manque d'argent pour acheter du pain et qu'on doit rester debout, immobile dans un coin parce qu'on ne peut pas payer la traversée en bateau ?

Tout en marchant dans les rues, Osep Agha agitait ces problèmes dans sa tête et tentait de les résoudre. Prenant conscience de sa sacoche qu'il sentait vide sous ses doigts, il s'imaginait aussitôt transporté chez lui, auprès de ses chères enfants et il oubliait un instant ses soucis, sa situation de mendiant affamé, pour devenir riche et puissant : il quittait sa petite maison pour offrir une demeure plus confortable à ses enfants, il leur achetait de nouveaux vêtements, de nouveaux chapeaux, toujours plus, encore plus même que les jeunes filles le souhaitaient et il se réjouissait en voyant l'allégresse sur leur visage. Comme le bonheur était à la fois simple et difficile à atteindre !

Sous sa main, le sac avec son cuir rugueux et troué tremblait et le ramenait en le réveillant à la réalité, comme un créancier avide.

Il en vint finalement à des subterfuges pour vivre, à des petites ruses mesquines et désagréables : ce furent des meubles

qu'il emportait sous prétexte de les faire réparer et qu'il vendait pour moins que rien afin de subvenir aux besoins de la maison ; chaque jour, des démarches de plus en plus nombreuses dans des boutiques différentes auprès de vendeurs différents, de nouvelles relations et amitiés pour acheter à crédit, enfin des heures d'attente pour obtenir de quelqu'un le prix du billet du bateau, tous ces vains efforts pour remplir — oh, au moins en partie — sa sacoche exigeante qu'il agrippait encore, sans raison, sans nécessité, d'un geste machinal.

16

~+

Ce matin-là, sa fille aînée lui tendit le sac :

— N'oublie pas la viande comme hier et rapporte aussi quelques fruits et du fromage !

Et derrière son père qui se hâtait de s'enfuir, elle poursuivait son interminable litanie de requêtes futiles.

Sous l'effet de sa démarche précipitée et saccadée, la sacoche agitée de soubresauts émettait des gargouillements de ventre vide et poussait des sanglots.

Les trois pièces de dix sous qu'il serrait bien fort dans sa poche, angoissé à l'idée de les perdre, allaient l'emmenner à Bolis. Comment reviendrait-il ce soir ? Et il regrettait, oh combien, d'habiter à Uskudar, où il ne pouvait se rendre à pied et où ni le plus grand courage ni les meilleures intentions du monde ne suffisaient à le ramener chez lui, même les mains vides.

Sur le bateau, il s'assit à l'écart des gens qu'il connaissait, à l'autre bout, là où il n'y avait pas de siège, à côté des miséreux. Il posa sa sacoche tout près de lui, en lissa les plis d'une main pleine de sollicitude puis il fixa son attention sur le pof-pof des roues. Ce refrain le détourna de ses préoccupations. Les roues avaient toujours, au cours de leur cycle, un instant d'hésitation avant d'entamer une nouvelle rotation ; une mélodie particulière prenait forme ainsi : pof, pof, pof, pof... pof. Il suivait dans sa tête cette musique étrange et il en éprouvait du plaisir. Il n'y avait rien d'autre à cet instant dans son cœur et dans sa tête que ce bruit mystérieux. Qui était-il ? Que cherchait-il sur ce bateau ? Où allait-il ? Il n'en savait rien. Il n'en savait vraiment rien.

À Bolis, il rencontra ses marchands ; il ne trouva que des visages renfrognés et moroses dont la vue seule lui fit ravalier ses paroles. Courage ! Dis à celui qui ouvre et ferme son portefeuille avec ostentation que tu as promis de rapporter de quoi manger à tes enfants ce soir. Non, il ne parvint pas à le dire.

Il erra dans le marché sans rien dire à personne. Il jeta quelques coups d'œil à l'intérieur des boutiques puis s'arrêta environ un quart d'heure devant les vitrines des bijoutiers, ébloui par les parures de diamants. Il n'avait jamais pu en offrir une à ses filles... Il se souvint alors qu'elles l'attendaient. Il demanda l'heure. Il faisait nuit ; il se mit à courir : il était en retard ; l'heure n'était plus aux vaines hésitations et à la fierté ; il fallait du pain et il devait en demander à la première personne connue qui se présenterait devant lui. Étrange ! Lui qui connaissait tant de gens, il ne rencontrait personne. Ah, bien sûr, l'homme qui se dirigeait vers lui, il le connaissait ! C'était un commerçant qui avait été autrefois son concurrent ; mais ils ne se saluaient plus depuis longtemps, depuis ses revers de fortune. Cet autre-là aussi qui passait maintenant d'un pas rapide à côté de lui, il le connaissait ; jadis il s'était même porté garant de lui, mais il avait refusé, il y a quelques jours, de lui donner un medjidiyé et aujourd'hui il était passé à côté de lui en détournant la tête comme un fuyard. Seul un vieillard le salua ; un plus malheureux que lui.

Arrivé au pont, il s'arrêta : il ne pouvait pas passer, il n'avait pas dix sous ; il se rendit compte à cet instant que quelque chose lui manquait. Il chercha dans sa tête et en trouva la raison : il avait oublié son sac quelque part ! Il revint sur ses pas, se mit à courir... pour quoi faire ?



Il flottait sur la mer, à la surface des eaux, il était bercé, il oscillait, allongé sur le dos. L'homme était corpulent, ses yeux écarquillés comme étonnés, le regard fixe obstinément tourné vers le ciel où, comme une énorme pièce d'argent toute ronde, brillait la lune, la pleine lune.

Un sac de cuir noir enserrait le cou de l'homme et flottait à côté de lui, entraînant parfois la tête sous l'eau qui réapparaissait

aussitôt à la surface, dans un effort pour se libérer du poids du sac.

À la surface de la mer argentée comme un miroir, le corps avec le sac pendu au cou de l'homme ressemblait, au loin, à un vaisseau traînant une barque derrière lui. Dans l'eau, ils étaient tous deux unis, de même que dans la vie ils n'avaient jamais été séparés. Ce lien restait, en tous lieux, indissoluble. Le sac de cuir rempli de pierres ne craignait pas désormais d'être vidé ; son ventre était rassasié, replet, gonflé. Sa place n'était plus sous le bras de l'homme, où il avait passé tant d'années, plié, écrasé et étouffé. Non, avec son impitoyable obstination, son vide désespérant, il incarnait le poids de la dette, autour du cou de l'homme, là où il se mourait en ce moment, à sa juste place.

Comme un exilé heureux pour la première fois depuis trente ans de retrouver sa terre natale et de s'y reposer, le sac caressait et frôlait le visage de l'homme, de sa peau rugueuse, à chaque ondulation des vagues.

UNE MORT JOYEUSE

Le docteur Vahanian n'est pas un médecin ordinaire. C'est un homme qui s'intéresse aux souffrances de l'âme avec autant de curiosité si ce n'est davantage qu'aux maladies du corps. Sa pitié est aussi illimitée que sa compréhension et son jugement. Il n'a rien d'un esprit desséché et encroûté dans des formules scientifiques et la pratique mécanique de son métier.

L'ampleur de son érudition ne peut se comparer à une masse rocheuse aride et désertique mais fait plutôt penser à l'aspect riant d'une vaste prairie.

D'une soixantaine d'années, les cheveux et la barbe blanchis, le docteur est un homme maigre mais d'humeur joviale.

Ayant mené contre la mort une lutte de quarante années, de par sa profession, il a noué avec elle une sorte d'intimité ; il en connaît tous les mauvais tours et tous les pièges, il a étudié tous les secrets de ses attaques effrayantes, tantôt subites tantôt retardées.

Sa conversation fourmille d'enseignements utiles, de justes observations et de réflexions judicieuses ; on écoute avec intérêt ses histoires émaillées d'expériences et de souvenirs personnels.

Nous étions tous réunis, un soir, dans sa maison de Kadiköy⁴ quand la question la plus intéressante d'entre toutes fut soudain lancée dans la conversation : quelle était parmi les mille et une sortes de mort, la mort la plus douce, aussi bien du point de vue médical que psychologique ?

Toutes les opinions exprimées divergeaient. Une jeune fille pleine de vie et d'entrain qui avait lu « Raphaël » et qui rêvait de teint blafard et de maigreur, déclara que la phtisie était la plus belle mort ; d'après un jeune homme, c'était une balle de revolver dans la tête ; un autre rétorqua que c'était la noyade qui donnait

4. Village sur la rive asiatique, à l'entrée du Bosphore.

la mort la moins douloureuse ; le chloroforme rencontra deux adeptes.

Tous les moyens imaginables offerts par la nature et par la science furent examinés et critiqués. Tous avaient leurs avantages et leurs inconvénients.

Le docteur écoutait tout le monde sans dire un mot ; la discussion se prolongeait et nous étions loin de parvenir à un accord.

— Moi, dit le docteur, en interrompant notre conversation, je l'ai vue, la mort la plus douce, mais je ne peux affirmer qu'elle soit à portée de la main du premier venu ; c'était une mort singulière que celle-ci et je peux dire que non seulement c'était la mort la plus facile parmi les milliers de morts auxquelles j'ai assisté, mais c'était aussi la plus douce et la plus joyeuse en vérité.

Il avait une anecdote au bout de la langue ; nous l'écoutâmes comme des enfants sages.

~*

Il y avait dix ans de cela. Une nuit de carnaval, une de mes voisines donnait une soirée, madame..., le nom vous importe peu n'est-ce pas ? Elle frisait la quarantaine mais en paraissait à peine trente-cinq ; c'était une de ces femmes qui avaient été très admirées et beaucoup aimées dont l'espèce est aujourd'hui parmi nous en voie de disparition. Elle était toujours la première à rire des histoires que l'on racontait sur elle. Ce n'était pas le genre de femme à avoir de fausses pudeurs et à rougir hypocritement : tout en elle, de la tête aux pieds, respirait la hardiesse et la franchise.

— Il n'y a que celles qui n'ont pas de beaux seins qui n'aiment pas les décolletés, disait-elle en riant et elle exposait généreusement les rondeurs de sa gorge à travers les fentes de son corsage.

Son mari, un homme âgé, presque un vieillard, lui avait accordé les permissions et les libertés d'un père. Les jeunes gens les plus beaux, les hommes les plus séduisants tournaient autour d'elle comme des papillons, se brûlant les ailes à son contact ardent et passionné.

Toutes les femmes ne la portaient pas dans leur cœur ; elles l'enviaient et médisaient d'elle. Face à leur méchanceté, dissimulée

et à leur fausse modestie, sa franchise était comme les rayons d'un soleil étincelant qui éclipsait des ombres fantomatiques.

Elles ne manquaient jamais cependant une soirée chez elle, car elles étaient sûres de se trouver en compagnie de gens élégants et pleins d'esprit.

Parfois elles m'appelaient de chez elle, car la maîtresse de maison avait de temps en temps des crises comme des syncopes. Avant de l'examiner, j'avais décelé les symptômes certains d'une maladie de cœur, mais, pour ne pas l'alarmer, je m'étais contenté de lui dire :

— Ce n'est rien, de simples troubles nerveux !

Ce qui lui fallait surtout, c'était mener une vie un peu plus calme. C'est ce que je lui recommandais. Mais qui m'écoutait ? Un jour, je me fâchais :

— Madame, lui dis-je, je n'aime pas beaucoup perdre mon temps en déplacements inutiles. Puisque vous ne faites pas ce que je vous prescris, ce n'est plus la peine que vous m'appeliez de nouveau. Je vous prie de vous adresser à un médecin plus complaisant.

Ma malade comprit et, comme c'était une femme de cœur, elle me demanda aussitôt de lui pardonner d'une voix si suppliante et si douce qu'aucun homme, même insensible, n'aurait pu résister.

— Je fais appel à votre bon sens. Je ne peux pas assister aux désordres que vous faites subir à votre vie au mépris de toutes les règles de l'hygiène et me taire ; je ne peux pas vous empêcher de continuer cette vie.

— Pour vivre un jour de plus, docteur ? me répondit-elle en souriant, pour souffrir un jour de plus ? Et prenant ma main, elle me força à m'asseoir près d'elle alors que je m'apprêtais à partir, et elle poursuivit :

— Vous les docteurs qui vous acharnez à prolonger la vie, n'essayez pas de maintenir en vie ces malheureuses créatures que sont les femmes, car il n'est pas dans votre pouvoir de préserver leur fraîcheur et leur beauté d'une façon durable et inaltérable. Qu'il faille plus ou moins de temps pour que les cheveux blanchissent et s'éclaircissent, pour qu'un visage se ride et des chairs se flétrissent, cela n'est pas important. Pouvez-vous fixer la jeunesse

TABLE

LA DETTE AU COU	11
UNE MORT JOYEUSE	19
LE TABAC	25
LE MASQUE	33
LA COUR DE L'ÉGLISE	39
DJOGO	51
UN PANTALON DE PAYSAN	55
LE RETOUR	65
ARMÉNISSA	79
IL ME SEMBLE QUE...	95
LE PETIT JACQUES (HAGOPIK)	101